

## PRESENTATION

Djamel GUERID\*

Les chapitres qui composent ce livre sont les produits d'un travail de recherche mené au sein du CREAD sur le savoir et plus précisément sur les savoirs explicites et les savoirs implicites. Ce choix prend acte de l'importance du fait savoir dans les sociétés et dans les rapports entre sociétés et par conséquent de l'importance de son approche scientifique.

Le point de départ est un constat, celui d'une révolution comparable par son ampleur et ses effets à la révolution industrielle qui est en train de se dérouler, devant nos yeux, la révolution du savoir. Des sociétés sont en train de passer de la civilisation industrielle à la civilisation du savoir. Dans ces sociétés dites désormais sociétés du savoir, le savoir s'applique tout à la fois à l'outil, au travail et au savoir lui-même. Il est au principe de la vie économique, sociale et de la vie quotidienne elle-même. Il s'impose comme facteur structurant de la société et facteur discriminant entre sociétés. Il y a les sociétés du savoir et il y a les autres et, bien évidemment, les premières sont hégémoniques et les secondes subordonnées. Dans les sociétés du savoir, les ressources immatérielles, créations des hommes, prennent le pas sur les ressources matérielles et ce sont elles qui sont à la base du seul développement qui vaille : le développement humain.

Dans ce grand mouvement, les pays du Sud dans leur grande majorité dont notre pays, sont dramatiquement, absents. Le déficit en savoir y est énorme. Les savoirs scientifiques modernes n'y sont pas significativement produits ni réellement appropriés ; les savoirs autochtones non franchement reconnus ne connaissent même pas un début de codification qui les rendrait transmissibles sur le plan scientifique et utiles sur le plan pratique. Pourtant il y a consensus pour lier développement du savoir et développement tout court. En décrétant prioritaires l'action d'éradiquer la pauvreté et l'action d'édifier la société du savoir, l'UNESCO

---

\* Professeur à l'Université d'Oran, Chef de l'Equipe de recherche "Savoirs explicites-savoirs implicites", CREAD.

suggère bien le lien très fort qui les unit, en fait, le rôle primordial du savoir dans le développement.

Sur le plan de la réflexion et de l'édition, c'est l'explosion. Ne se comptent plus les rencontres, les études et les rapports sur le fait savoir. Les organismes internationaux comme l'Unesco<sup>1</sup> ou la banque mondiale ou régionaux comme l'OCDE<sup>2</sup> ou le Fonds arabe de développement économique et social<sup>3</sup> éditent de volumineuses études ; la recherche académique suit le mouvement et c'est l'organisation d'innombrables séminaires et la publication d'ouvrages, de numéros spéciaux de revues<sup>4</sup>.

## Savoir et savoirs

La réflexion sur le savoir est très ancienne et les définitions qui en ont été proposées et les typologies qui en ont été dressées sont nombreuses. Le Premier Maître, Aristote (384-322), distinguait trois types de savoir. *l'Epistémé* qui est le savoir universel ou factuel, la *Techné* ou savoir-faire et la *phronésis* ou le savoir acquis dans l'expérience au jour le jour.

Dans cette recherche, nous entendons par savoir toute connaissance acquise par l'apprentissage ou par l'expérience. De ce fait, le savoir n'est pas synonyme de science et la science au sens moderne du terme n'est que partie du savoir. Les savoirs sont donc nombreux et diversifiés et pour en faire l'approche, nous adopterons une typologie très proche de celle d'Aristote ; nous distinguerons le savoir scientifique moderne, le savoir autochtone et le savoir ordinaire. On a pris l'habitude, d'opposer savoir moderne et savoir autochtone en parant le premier de tous les attributs de la positivité et en dévalorisant le second. Ainsi du savoir moderne, il est dit savant, scientifique, occidental, codifié, manifeste, explicite. Du savoir autochtone, il est dit traditionnel, indigène, populaire, local, implicite, non codifié, empirique, local, invisible, caché, tacite, latent, pratique, pour l'action, au quotidien.

---

<sup>1</sup> -UNESCO, 2005, Vers les sociétés du savoir

<sup>2</sup> - OCDE, 2000, Société du savoir et gestion des connaissances

<sup>3</sup> - PNUD et Fonds arabe de développement économique et social, 2003, Vers l'édification de la société du savoir (en arabe)

<sup>4</sup> - Voir, par exemple, les deux numéros de la Revue internationale des sciences sociales, le premier dédié à la société du savoir (No 171, Mars 2002) et le deuxième aux savoirs autochtones (No 173, Septembre 2002). Ces deux grands thèmes ont été également les objets de deux numéros spéciaux de la revue-magazine Sciences humaines, (No 32, 2001 et No 137, 2003). On peut citer aussi le numéro spécial de Diogène (No 197, 2002)

Le savoir scientifique au sens habituel du terme est produit de deux manières. Il est produit dans les institutions spécialisées de recherche ou dans les espaces de production, essentiellement, les entreprises. C'est parce que cette division s'est révélée source de perte de temps, de redondance et de gaspillage que des efforts sont menés en vue de son dépassement. Le meilleur exemple d'un dépassement réussi est cet ensemble original d'entreprises et d'institutions de recherche qu'est la Silicon Valley de Californie. Le réseau de relations sociales professionnelles et personnelles qui s'y est établi en favorisant et facilitant le contact direct et les échanges en temps réel entre différents acteurs ont révolutionné la manière de produire le savoir. C'est ainsi que ce système a donné lieu à un réseau d'entreprises de pointe les plus dynamiques du monde et ceux-ci sont à l'origine du taux le plus élevé d'innovations et de créations. Ce savoir se présente de manière explicite. Il est très codifié et donc facilement transmissible et partageable.

Le savoir autochtone ou populaire ou local qui est le savoir qui existe dans les têtes des gens à l'état implicite et non codifié et qui est le savoir répandu dans les sociétés en développement s'acquiert par la socialisation, l'apprentissage sur le tas mais a le grand inconvénient de ne pas être codifié et donc non transmissible. On peut l'apprendre par le contact direct avec son ou ses porteurs mais la portée de cet apprentissage est bien limitée dans le temps et dans l'espace. Le grand défi qui se présente aux pays du Sud est de procéder à la codification de cet immense héritage de manière à l'ajouter au patrimoine de savoir de l'humanité et à l'utiliser pour le développement.

Quant au savoir ordinaire, longtemps déconsidéré, il est aujourd'hui en voie de réhabilitation. C'est le savoir que les gens ordinaires mettent en œuvre dans la vie de tous les jours et dans le travail. Il s'acquiert généralement par un processus de socialisation. C'est le bon sens de Descartes ou le "savoir ordinaire" de Garfinkel. Un automobiliste circule, sans problèmes, dans sa ville parce qu'il a, de sa configuration, une connaissance pratique et un automobiliste "étranger" en aura le plus grand mal malgré l'abondance des panneaux de signalisation.

Pendant très longtemps, on ne voulait pas entendre parler de ce qui passait pour non savoir en raison de la toute puissance et de la domination de la conception traditionnelle et de la conception positiviste. La conception lettrée traditionnelle fait une distinction nette entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. "Alors que le savant (c'est-à-dire celui qui sait) est assimilé à la raison, à l'abstraction, à la rigueur...le "populaire" a toujours été identifié aux préjugés, aux opinions aux "croyances." Ce découpage entre savant et populaire renvoie d'ailleurs à bien d'autres clivages : entre l'abstrait et le concret, le théorique et le pratique, le rationnel

et le mythique, le savoir et les croyances, la raison et la tradition. Pour tout dire entre le vrai et le faux.”<sup>5</sup> Dans la tradition arabo-musulmane comme dans la tradition gréco-latine, dominait et domine encore une seule conception du savoir, celle qui met au centre la figure du Maître en tant que porteur de savoir vrai. “Magister dixit”, disaient les Latins. La conception positiviste a toujours opposé science et idéologie, connaissance scientifique et connaissance commune (Bachelard), science et prénotions (Durkheim). Durkheim (1858-1917), le Père-fondateur de la sociologie française, définit ce qu’il appelle les prénotions comme “un mélange indistinct d’impressions vagues, de préjugés et de passions”<sup>6</sup>. Pour lui, les hommes se créent toujours des opinions sur le monde naturel et le monde social dans lesquels ils vivent pour évoluer avec un minimum de tranquillité d’esprit et de sérénité. Il explique que les prénotions ont pour origine, l’expérience quotidienne, la vie de tous les jours, le travail. Pierre Bourdieu (1930-2002), bachelardien et durkheimien dans *le Métier de sociologue*<sup>7</sup>, pense, que ce qu’il appelle sociologie spontanée constitue le plus grand obstacle à la production scientifique et il en arrive à considérer que la calamité des sciences sociales est qu’elle a à faire à un objet qui parle.

## L’apport de l’anthropologie

Contrairement à un préjugé tenace, l’attitude scientifique” est présente dans toute société. Les sciences humaines en général et l’anthropologie en particulier ont fini par admettre ce fait rejetant ainsi la position d’un Lucien Levy-Bruhl (1857-1939) qui établit une distinction très nette entre “pensée logique et pensée pré-logique”. Cette dernière serait exclusivement le domaine du religieux et du mythologique. Ce rejet est consécutif à un autre rejet, celui de la distinction entre sociétés simples (ou primitives ou exotiques ou archaïques ou sauvages ou sans histoire ou sans écriture etc.) et sociétés complexes (ou modernes ou occidentales). On admet, aujourd’hui, que la complexité est à l’œuvre dans les deux formes de société à part qu’elle se présente différemment. Dans *La pensée sauvage* (1962), Claude Lévi- Strauss (1908-2009) remarque que “pour transformer une herbe folle en plante cultivée, une bête sauvage en animal domestique, (...) ; pour faire d’une argile instable, prompte à s’effriter, à se pulvériser et se fendre une poterie solide et étanche (...) ; pour élaborer les techniques, souvent longues et complexes, permettant de cultiver sans terre ou bien sans eau, de changer des graines ou racines toxiques en aliments, ou bien encore d’utiliser cette toxicité pour la chasse, la guerre, le rituel, il a fallu, n’en doutons pas, une attitude d’esprit véritablement

---

<sup>5</sup> - DORTIER J.-F., L’intelligence au quotidien, in Sciences humaines, N. 137, Avril 2003.

<sup>6</sup> - DURKHEIM E., 1967, Les règles de la méthode sociologique, Paris, PUF.

<sup>7</sup> - BOURDIEU P., PASSERON J.-C., et, CHAMBOREDON J.-C. 1968, le métier de sociologue, Paris, Mouton-Bordas.

scientifique ...”<sup>8</sup> L'éminent anthropologue met en pleine lumière deux vérités ou faits majoritairement niés : il existe bel et bien, chez les “Sauvages”, une “attitude scientifique” et cette attitude ne se réduit pas aux seules visées pratiques.

On a parlé de révolution copernicienne pour l'anthropologie lorsque celle-ci s'est mise à prendre en compte des savoirs populaires parce que cette posture tranche avec les présupposés de la discipline. Celle-ci a longtemps souffert de l'évolutionnisme et de l'ethnocentrisme et il a appartenu au même Lévi- Strauss d'avoir fait justice de ces idéologies.<sup>9</sup> L'apparition de la notion “ethnoscience”, en 1950, contribua à élargir la surface de savoir et à le sortir du ghetto occidental. Le terme forgé par R. Murdock est développé par le professeur HC Conklin de l'université de Yale pour désigner “l'étude systématique des savoirs et savoir-faire populaires.”<sup>10</sup>

Cet intérêt de l'anthropologie pour les savoirs autochtones est contemporain de l'intérêt de la sociologie pour le savoir ordinaire des hommes ordinaires des sociétés contemporaines. C.F Garfinkel (1917 →) a fait de l'étude de l'homme ordinaire l'objet d'une nouvelle spécialité de la sociologie et même, pense-t-il, d'une nouvelle manière de faire de la sociologie, l'ethnométhodologie<sup>11</sup>. Il a peut-être forgé la notion par référence à ethnoscience. Il s'agit de l'étude des procédures mentales que l'homme ordinaire mobilise dans sa vie de tous les jours, dans le travail et hors travail et qu'il enrichit constamment par l'expérience. C'est, en fait, un nouveau et immense continent qui est ouvert au savoir. Et s'il a échappé si longtemps à l'investigation “ce n'est pas, disent M. Barthélémy et L Quéré, qu'il obéirait par essence à une logique de la dissimulation” mais bien au contraire en raison de “son caractère familier, inévitable, omniprésent, nécessaire, évident, naturel, qui le fait échapper à l'attention de tous, même si le monde table nécessairement sur lui pour mener à bien ses activités courantes, ordinaires ou professionnelles.”<sup>12</sup> En réalité ce n'est pas à Garfinkel que revient le mérite de la découverte de ce continent mais au fondateur de la phénoménologie sociale, l'autrichien Alfred Schutz (1899-1959) dont il a subi l'influence. Pour Schutz, en effet, “c'est la vie de tous les jours qu'il faut explorer pour tenter de saisir les procédures par lesquels nous donnons un sens à nos actions et à celles d'autrui”<sup>13</sup> Et à l'inverse de Bourdieu, par exemple, qui établit

---

<sup>8</sup> - LEVI-STRAUSS Cl., 1962, La pensée sauvage, Paris, Plon, pp. 23-24

<sup>9</sup> - LEVI-STRAUSS Cl., 1952, Race et histoire, Paris, Gonthier.

<sup>10</sup> -- SCHEPS R., (Sous la direct. de), 1993, La science sauvage, Des savoirs populaires aux ethnoscience, Paris, le Seuil.

<sup>11</sup> - GARFINKEL H., 2007, Recherches en ethnométhodologie, Paris, PUF

<sup>12</sup> - BARTHELEMY M. et QUERE L., Présentation de GARFINKEL H., 2007, Recherches en ethnométhodologie, Paris, PUF, p. 23.

<sup>13</sup> - DE LUZE H., 1997, L'ethnométhodologie, Paris, Anthropos, p. 17.

une distinction stricte entre sociologie scientifique et sociologie spontanée, celle des acteurs, il n'hésite pas à affirmer : " nous sommes tous des sociologues à l'état pratique." Dès lors c'est toute la conception des sciences sociales qui change. Celles-ci, précise-t-il, "doivent traiter de la conduite humaine et de son interprétation par le sens commun", ce qui "renvoie nécessairement au point de vue subjectif, à savoir l'interprétation de l'action et de ses contextes du point de vue de l'acteur"<sup>14</sup>

L'effet immédiat, sur le plan épistémologique est la rupture avec les conceptions qui prônent la rupture "savoir commun-savoir scientifique que Gaston Bachelard<sup>15</sup> a placé au centre de ses préoccupations en particulier avec le couple épistémologique d'obstacle et de rupture. Garfinkel est en révolte contre Durkheim et son principe de base : "il faut traiter les faits sociaux comme des choses" et sa conception qui considère que le savoir scientifique ne se construit qu'en rompant avec le monde des prénotions.

## **Des savoirs implicites et leur codification**

La question des savoirs implicites et de leur codification et "scientisation" est, aujourd'hui, une question centrale, particulièrement dans les pays du Sud. Pour faire ressortir son importance, je voudrais insister sur quatre exemples.

Le premier exemple est celui de la constitution de sciences dans le monde arabo-islamique. Les sciences de la tradition et les sciences de la langue, en particulier, se sont constituées à partir de savoirs empiriques qui étaient dans les "têtes" des gens. H. Touati raconte le long, difficile et douloureux travail d'investigation et d'enquêtes consentis par des lettrés-voyageurs en quête de matériaux. Les premières se sont constituées sur la base du recueil, à la Mecque et Médine essentiellement, des "dits" du prophète puis de leur vérification et leur mise en ordre. Les secondes, et sur le modèle des premières, ont consisté en le recueil de la langue pure chez les bédouins qui en étaient considérés comme les dépositaires. Ces "lettrés-enquêteurs "ont fini par en faire la langue de l'islam et de ses savoirs fondamentaux"<sup>16</sup>. A la fin de la période, au XIIème siècle, le travail est pratiquement terminé et il n'est plus besoin d'aller au désert, la fusha étant dans les livres qui, désormais remplacent l'école du désert. Ce mouvement s'est fait surtout dans la période abbasside classique (VIII-Xèmes siècles) et est contemporain de l'essor

---

<sup>14</sup> -Idem, p. 20

<sup>15</sup> - BACHELARD G., 1965, La formation de l'esprit scientifique, Paris, Vrin

<sup>16</sup> - TOUATI H., 2000, Islam et voyage au Moyen âge, Paris, le Seuil, p. 15.

scientifique et philosophique que le grand mouvement de traduction a contribué à développer et approfondir.<sup>17</sup>

Le deuxième exemple est celui du mouvement des ethnosciences animé par de jeunes chercheurs ethnologues de l'université de Yale dans les années 50. Le professeur Jean Barrau qui connaît la question pour avoir enseigné aux Etats-Unis donne du projet américain une définition qui rappelle la codification dont il est question ici. "il s'agissait, pour eux, de porter un regard extrêmement méthodique sur les savoirs et savoir-faire locaux concernant non seulement les choses de la nature mais aussi les faits de société, *le tout étudié au travers du discours des groupes humains possesseurs de ces savoirs*"<sup>18</sup>. Il est significatif que l'ouvrage, *La science sauvage*, dont est tirée cette citation et qui réunit 14 entretiens avec des scientifiques français de différentes disciplines porte ce sous-titre qui exprime bien l'entreprise de codification dont il est question : "*Des savoirs populaires aux ethnosciences.*" Le réalisateur de ces entretiens et éditeur de l'ouvrage. Ruth Scheps considère que le but de ce qu'il appelle la science sauvage est de "découvrir les logiques profondes des savoirs et savoir-faire traditionnels en s'appropriant progressivement les modes de pensée propres à telle ou telle culture"<sup>19</sup>

Le troisième exemple est représenté par le savoir hydraulique que cristallise le système d'irrigation des fogaras ou le savoir architectural que contiennent les ksour, tous deux restés implicites. Nous savons qu'un système d'irrigation ou une agglomération urbaine se construisent d'abord dans la tête de l'ingénieur hydraulicien et de l'architecte puis sont représentés dans un plan transmissible et consultable à tout moment. C'est d'ailleurs ce plan qui reste la référence en vue de toute éventuelle modification. Le travail de codification du savoir cristallisé dans des Ksour prend le chemin inverse. A partir du fait matériel Ksar qui n'est, il ne faut pas l'oublier, que la projection dans cet espace d'une "idée" de l'habiter en zone saharienne, l'architecte s'efforce de reconstituer le plan. Il importe peu que ce plan aît jamais existé dans les faits. C'est cela le travail de codification qui doit faire appel aussi à l'écoute des "autochtones" porteurs de ce savoir. Ce travail n'a pas seulement une portée théorique de connaissance mais une utilité pratique immédiate : permettre une restauration et une réhabilitation pertinentes de ce

---

<sup>17</sup> - GUTAS D., 2005, Pensée grecque, culture arabe, Paris, Aubier

<sup>18</sup> - SCHEPS R., (Sous la direct. de), 1993, La science sauvage, Des savoirs populaires aux ethnosciences, Paris, le Seuil, p. 16

<sup>19</sup> - Idem, La science sauvage, p. 11

patrimoine.<sup>20</sup> Il peut aussi et surtout ouvrir la voie à de nouvelles formes de l'habiter plus en harmonie avec les conditions du Sud.

Le quatrième et dernier exemple est l'expérience taylorienne de faire passer des connaissances empiriques des travailleurs en connaissances théoriques, en fait de procéder à une codification du savoir implicite détenu par les ouvriers industriels. Dans son ouvrage, *La direction scientifique des entreprises*, Taylor (1858-1915) explique, par le menu, les différents moments de ce processus. La Direction, dit Taylor " se charge de réunir tous les éléments de la connaissance traditionnelle qui, dans le passé, étaient en la possession des ouvriers, de classer ces informations, d'en faire la synthèse et de tirer de ces connaissances des règles, des lois et des formules..."<sup>21</sup>. L'objectif déclaré est la fondation d'une "d'une science qui remplace le vieux système de connaissances empiriques des ouvriers, cette connaissance (...) que les ouvriers dans 999 sur 1000 conservent dans leur esprit et dont il n'existe pas d'exposé permanent et complet"<sup>22</sup> Dans le cas concret du taylorisme, la "codification" des savoirs et compétences ouvriers a pris historiquement la forme d'une expropriation. Taylor qui n'oublie pas qu'il a été ouvrier reconnaît qu'il s'agit de prendre- scientifiquement- au travailleur "le plus important de ses biens (...) le grand capital de sa vie". C'est en fait les désarmer et c'est, historiquement, le passage de l'ouvrier professionnel à l'ouvrier spécialisé qui va s'imposer avec le fordisme.

Le dépassement de la position évolutionniste a été une condition à une approche scientifique sereine des savoirs des pays du Sud. Beaucoup de temps est passé, cependant, avant d'arriver à cette affirmation, pour nous une évidence, de l'anthropologue Marc Augé : "aucun continent n'est en mesure de porter un regard condescendant sur les pratiques ou les croyances des autres".<sup>23</sup> Ceci est une condition nécessaire mais le plus gros reste à faire. Les savoirs autochtones et leur traitement font face à trois problèmes qu'ils doivent dépasser.

Le premier est que ces savoirs ont besoin d'être travaillés avant utilisation. "Par lui-même, ce savoir n'a pas d'existence. Il n'a que des possibilités."<sup>24</sup> Ce savoir doit passer, en effet, par un processus de "scientisation" ou de vérification qui aboutit à la sélection des éléments de ce savoir dignes d'être placés dans des bases de données et mobilisables pour le développement du savoir et le

---

<sup>20</sup> - Des travaux de restauration ont été commandés à des entreprises du Nord mais ceux-ci se sont faits au grand dam des Anciens car ne respectant pas les matériaux originels.

<sup>21</sup> - TAYLOR F.W, 1992, *La direction scientifique des entreprises*, Alger, ENAG, p. 67

<sup>22</sup> - Idem. p. 68.

<sup>23</sup> - Idem, *La science sauvage*, p. 11

<sup>24</sup>- AGRAWAL A., *Classification des savoirs autochtones : la dimension politique*, *Revue internationale des sciences sociales*, Les savoirs autochtones, N.173, Septembre 2002.

développement tout court. Ceci n'est pas une exception puisque c'est le processus habituel de constitution de sciences qui n'est rien d'autre que la systématisation de pratiques données. Les Sciences établies sont passées, elles aussi, par ce travail de codification. "Les sciences, dit Jaspers, sont nées dans la pratique, à savoir dans l'art de guérir, dans l'art de faire la guerre, dans les ateliers des bâtisseurs et des peintres, dans la navigation."<sup>25</sup> Le problème qui se pose, ici, est : qui (groupe ou institution) dispose de la légitimité pour procéder à cette sélection et sur la base de quoi et en vue de quoi sont sélectionnés les éléments utilisables des savoirs autochtones et, une fois, la sélection faite s'agit-il toujours de savoir autochtone ?

Le deuxième a trait à l'intérêt des occidentaux pour certaines parties du savoir autochtone. On peut raisonnablement penser que cet intérêt répond à des logiques proprement occidentales. Que cet intérêt soit de caractère scientifique ou de nature mercantile comme c'est le cas de laboratoires pharmaceutiques, il a, souvent, été assimilé à une spoliation de richesses immatérielles des pays du Sud à l'instar du pillage toujours en cours des richesses matérielles. Des associations autochtones et aussi des associations occidentales ont été fondées pour veiller à ce qu'un juste partage des bénéfices se fasse.

Le troisième concerne le risque possible que, l'enthousiasme et l'anti-impérialisme aidant, le travail sur les savoirs autochtones n'amène au développement de sciences qui n'en sont pas réellement ou à des positions qui n'ont rien à voir avec la science. Sous prétexte de travailler à l'établissement de "sciences sauvages" ou de "sciences prolétariennes". Ainsi l'idéologie de la spécificité qui a longtemps habité les esprits au sein de l'intelligentsia dans les pays du Sud a semblé n'avoir d'autres préoccupations que celle de tracer les limites de son territoire et de marquer sa différence d'avec l'Occident et elle n'a pas, de ce fait, produit des œuvres scientifiques marquantes. L'idéologie communiste poussée à l'extrême avec des Lyssenko<sup>26</sup> Marr etc. s'est perdue dans des tentatives vaines de mettre en opposition science prolétarienne et science bourgeoise et, par ses errements, elle a sombré dans l'oubli. Par ailleurs, la revue scientifique, Nature (14-10-1999), rapporte les craintes de scientifiques de voir des recommandations officielles relatives aux "savoirs traditionnels et locaux "favoriser les pseudo-sciences ou des positions anti-scientifiques"

---

<sup>25</sup> - JASPERS K., 2008, De l'université, Paris, Parangon/Vs, p. 1001.

<sup>26</sup> - LECOURT D., 1976, Lyssenko, histoire réelle d'une science prolétarienne, Paris, Maspéro.

## La société du savoir

Il est possible de parler de société du savoir à partir du moment où la part du capital intangible (les investissements consacrés à la production et à la transmission des connaissances ainsi que les investissements qui améliorent les caractéristiques du capital humain comme les dépenses santé et d'éducation) dépasse la part du capital tangible (infrastructures physiques et équipements, stocks, ressources naturelles). En d'autres termes, la société du savoir est une société dans laquelle le savoir est devenue le moteur de la croissance économique. Dans les pays avancés, on est passé des économies industrielles aux économies fondées sur le savoir. "Ces dernières, explique l'économiste Dominique Foray, sont basées fondamentalement sur des investissements élevés en matière d'éducation, formation, recherche-développement, logiciel et système d'information. Elles sont caractérisées aussi par un usage important de nouvelles technologies d'information, non seulement pour la communication entre les personnes, mais aussi pour la création de savoirs nouveaux."<sup>27</sup> Les conséquences en sont une évolution rapide des savoirs, une intensité forte d'innovation.

Comme la société industrielle s'est préparée dans les entrailles de la société agraire, la société du savoir est en train de sortir des entrailles de la société industrielle. Des penseurs comme Daniel Bell (1919-2011) ou Peter Drucker (1909-2005) ont peut-être été les premiers à parler de société du savoir lorsqu'ils ont observé que l'économie qu'ils avaient devant les yeux devenait de moins en moins industrielle et de plus en plus immatérielle. Bell a parlé de l'émergence d'une nouvelle richesse, le savoir et il a posé qu'une société post-industrielle est une société du savoir. La transformation concerne les fondements car, écrit Jean-Michel Saussois "ce qui produit la richesse des nations (...) est en train de changer." Il ajoute que, dans la société du savoir, "le savoir doit s'appliquer à la production du savoir, un peu comme la machine-outil servait à produire des machines."<sup>28</sup> On passe à la société du savoir lorsque la part du capital intangible dépasse celle du capital tangible dans le stock réel du capital. Selon l'économiste JW Kendrick, ce passage s'est produit aux Etats-Unis en 1973.

Le passage à la société du savoir n'a pas été sans susciter certaines craintes. Bell, par exemple, se demande si la nouvelle société, en élevant les savants au rang de direction ne va porter un coup à la démocratie et ceci n'est pas sans rappeler la

---

<sup>27</sup> - FORAY D., Editorial du Numéro 171, Mars 2002 de la Revue internationale des sciences sociales, "La société du savoir."

<sup>28</sup> - SAUSSOIS J.-M., Organiser le partage du savoir, in Sciences humaines, N. 22, Mars-Avril-Mai, 2001

conception de Comte et même de Durkheim. D'autre part, une confiance exagérée dans le savoir savant ne tend-il pas à déprécier les autres formes de savoir ? Rappelons que pour Bell comme pour Drucker, il faut entendre par savoir le savoir scientifique moderne seul.

## Les thèmes

Les recherches, ici proposées, ont généralement concerné des institutions ou des espaces sociaux centraux : l'université, la ville, l'entreprise, l'appareil d'information, la zaouia...Elles ont, en outre, mis l'accent sur le savoir implicite qu'il s'agit de faire monter à la visibilité. Ainsi furent explorés les savoirs de la médecine populaire, la pratique courante dans le patrimoine arabo-musulman, le voyage en quête de science, le savoir de la débrouillardise tel qu'il est mis en œuvre par les "sans-domicile-fixe".

S'il serait mortel de faire l'impasse sur le savoir dit moderne ou codifié du fait de ses effets déterminants sur l'ensemble de la vie des hommes aujourd'hui, il est important de commencer à s'intéresser aussi à l'autre type de savoir, le savoir dit populaire ou local ou autochtone ou traditionnel etc. Nous avons vu que le principal obstacle à la transmission et à l'utilisation du savoir autochtone est son implicité et son invisibilité. La première tâche qui s'impose et donc de le rendre visible et par conséquent de le codifier. "Codifier, dit Favereau, c'est placer sa mémoire en dehors de soi-même." Ceci est d'autant plus urgent que ce savoir très répandu dans nos contrées se trouve en danger d'extinction et qu'il est donc de la plus haute importance de l'examiner et d'en assurer l'explicitation et la codification ou la "scientisation". Ceci signifie qu'il s'agit de travailler à faire passer ce savoir d'une existence implicite à une existence explicite et donc de le mettre à la portée de tous et au service du développement.

Deux soucis importants sous-tendent les recherches menées. Le premier est qu'il est vain de vouloir opposer savoir moderne et savoir local comme on oppose modernité qui regarde vers l'avenir et tradition rivée dans le passé et que ce qu'il faut privilégier c'est leur complémentarité. Il n'y a pas lieu de développer une conception antagoniste et inégalitaire des savoirs. La vérité est qu'il y a, dans la société, différents savoirs également pertinents et également légitimes, chacun répondant à une fonction déterminée. Le deuxième est que le savoir local ou autochtone loin d'être mort de sa belle mort est capable de servir les projets les plus modernes à condition, bien sûr, de savoir s'en servir. Il est désespérant de voir s'élever, dans le Sud algérien, des HLM qui sont les répliques exactes de ceux édifiés au Nord alors que le patrimoine Ksour est là et ne demande qu'à parler. Il est triste de voir des

“entreprises” nordiques totalement “analphabètes” massacrer ce précieux patrimoine, les Ksour, sous prétexte de restauration ou de réhabilitation.

Chaque article bien qu’il s’intègre dans un ensemble dont l’inspiration est une, dispose de son autonomie relative et donc de ses résultats propres. M. Guerid réfléchit sur la principale instance de production et de diffusion du savoir, l’université. Celle-ci a rempli cette fonction dans les sociétés préindustrielles et dans les sociétés industrielles. Dans la société du savoir en construction, cette fonction devient vitale puisque c’est le savoir qui y est devenu le facteur moteur et structurant. Il examine sa mise en place en Europe en suivant ce qui a été appelé processus de Bologne et s’interroge sur les possibilités et impossibilités de son implantation créatrice en Algérie.

De son côté M. Hocine Khelfaoui choisit d’aborder l’autre instance importante dans la production et l’application du savoir, l’entreprise. Partant d’avancées théoriques sur la notion d’« appropriation sociale » des savoirs et des technologies, il s’intéresse particulièrement à sa double dimension, sociale et locale d’une part, managériale, de l’autre. Il entreprend alors d’examiner, à travers un échantillon d’entreprises publiques et privées la manière dont s’effectue le processus d’appropriation des savoirs et des technologies dans le contexte socioculturel local algérien.

M. Mohamed Madani montre, à travers des exemples de médinas maghrébines combien la régénération puis la mobilisation de savoirs locaux seraient bénéfiques au développement harmonieux de ces cités historiques. Son analyse pose, à partir d’une étude en partie comparative du quartier historique de Sidi El Houari d’Oran avec les villes maghrébines de Fez et de Sfax, que le développement économique, social et culturel a pour condition l’initiation d’une dynamique endogène qui reste tributaire de la mobilisation-régénération des savoirs et des savoirs-faire locaux.

MM Hamdaoui et Bendjebbar s’attaquent à deux problèmes centraux dans la civilisation et le patrimoine arabo-islamiques. Le premier s’efforce de lire et de rendre clair, c’est-à-dire explicite le savoir implicite incorporé dans la spatialité des établissements humains arabo-musulmans en prenant l’exemple de l’Algérie. Il travaille à en cerner la définition, en rechercher les fondements et les mécanismes ayant présidé à leur édification, leur durabilité, et à analyser leur impact sur l’espace et sur le mode de vie. Le deuxième analyse ce que doivent le savoir et l’apprentissage dans l’immensité islamique aux fameux voyages “en quête de science”. Il ne manque pas de lier ce phénomène au grand mouvement

philosophique et scientifique et de traduction qui a fleuri surtout dans la période abbasside classique.

M. Samir Rebai montre la pertinence et surtout l'efficacité du savoir médical traditionnel que les zaouia continuent de préserver. Il travaille à situer la fonction médicale de la zaouia à côté des autres fonctions (scolaire, culturelle etc.) toutes commandées par la fonction religieuse. Il explique la réussite de la fonction médicale qu'il mesure à l'afflux considérable de "patients" qui viennent avant ou après la consultation médicale moderne. Comme au commencement, cette réussite tient au fait que la médecine n'est pas perçue comme une pratique autonome mais comme une fonction spécifique du religieux qui la domine et lui donne sens.

Mlle Oum El-kheir Toumi analyse le discours que produisent et reproduisent les intellectuels algériens et montre que ce discours est habité par une dualité qui réfléchit la dualité de l'élite elle-même. Cette dualité n'est pas d'ordre linguistique mais d'ordre culturel en ce sens qu'elle divise cette élite en "occidentalistes" et en "arabistes". Dans cette investigation, elle prend l'exemple de l'élite médiatique et, dans cette élite, elle choisit deux groupes, par hypothèse, antinomiques : les collectifs des quotidiens El Watan et Echourouk el youmi.

Rompant avec l'opinion dominante et réductrice qui voit le SDF (le sans domicile fixe) comme un individu désaffilié, désocialisé et socialement inexistant, M. Mehdi Souiah montre que le sans domicile est, tout au contraire, un individu qui dispose d'un savoir et d'un savoir-faire qui lui permettent non seulement de survivre dans la rue et dans la société mais d'y évoluer presque comme un poisson dans l'eau en transformant en complicités les contraintes et les adversités. Ce savoir ordinaire s'acquiert au fil du temps, au contact de ses « compagnons de galère », mais aussi au contact de la société, celle des gens dits normaux.